

Josée Mattei

L'autrui, la voie de l'humanisation *

« Je suis arrivée dans ce jeu de quilles comme un boulet de canon, tête la première, pas de corps aligné, des neurones survoltés, une euphorie sensorielle sans limites. Les oreilles stand-by à la jacasserie humaine, les mains et pieds sens dessus dessous, les yeux dans les yeux de moi-même. Modèle dispersé, gratuitement mis au monde par besoin de casser la mécanique culturelle ¹. »

« Par haine d'amour, Alice Gallois, de Vaujourn, a vitriolé son beau-frère et, par maladresse, un promeneur. Elle a déjà 14 ans ². »

Ces deux citations nous placent au cœur de la relation à l'autre : qu'elle se décline sous la forme d'une entrée dans la vie cataclysmique, décrite par une jeune femme autiste – elle arrive en état de guerre –, ou sous une autre, celle tout aussi catastrophique d'un passage à l'acte guidé par la passion.

Le titre que j'avais choisi au départ, « L'autre qui n'existe pas », est tiré de ma pratique dans un hôpital de jour, mais pas seulement, nous sommes tous aux prises avec l'autre, avec l'autrui, et ce dès notre entrée dans le monde. Êtres de parole, prématurés, sous la dépendance de l'autre, maternel ou pas, sortis de l'instinct, arrivés dans le hamac du langage, notre approche de l'objet n'étant pas d'un accès direct, le malentendu est total, chacun vit dans son monde. Mais l'autre est nécessaire, il est plus que nécessaire, il sert à humaniser, la parole qu'on lui adresse et qu'il nous adresse fait lien social, mais cet autrui à la fois est ce qui nous sauve et peut nous embrouiller, voilà mon hypothèse.

Autrui, pronom indéfini, signifie un autre, les autres, l'ensemble des hommes, des parlants, « par opposition au moi du locuteur et en exclusion à ce moi ». Cela a toute son importance car ce qu'est cet autre a peu d'importance, il n'a pas de nécessité à être défini.

Que se passe-t-il alors lorsque la parole fait défaut, lorsque le sujet refuse de se laisser embarquer et embrouiller, se retrouve aux prises avec un autre qui le persécute et dont il se sent menacé ? Comment faire ?

Entre « putainconnassesalopefaitchier », que me lance un enfant lorsque j'arrête la séance, le tout formant un seul mot ! et le mutisme durant tout un temps où, à quatre pattes, il tapait par terre avec un objet, petit personnage ou petite voiture, en suivant les contours de la pièce, collé contre le mur, silencieux, très concentré, répétant toujours le même geste, le même bruit, quelque chose s'est passé, une ouverture. Malgré mes sollicitations, diverses et variées, il faisait comme si je n'étais pas là. Monde organisé sous le mode défensif, du retrait, ou bien offensif, de l'attaque, là où la présence humaine se fait présence.

De fait, je n'existais pas pour lui, tout au moins sous la forme d'un interlocuteur, d'un semblable... Et pour l'entériner, je me mis à lire, à écrire et à faire comme s'il n'était pas là, et que je n'étais pas là non plus. Ailleurs, et sans le regard. Chacun à nos affaires. « [...] soumission entière, même si elle est avertie, aux positions proprement subjectives du malade ³ [...] », dit Lacan.

Peu à peu il s'est approché et a bien voulu me montrer ses objets. J'ai proposé de les « cacher », dans ma main, en ouvrant et en fermant celle-ci. Un échange a eu lieu, je n'étais pas dangereuse, je ne demandais rien, n'attendais rien et ne ressentais rien. Position entre une abstention et une certaine initiative, tirer sur la ficelle mais qu'elle ne se rompe pas. Il s'agit de se faire déconsister, du moins ce que l'on représente pour l'autre.

Cette succession de mots – *putainconnassesalopefaitchier* – formant un seul mot, a surgi brutalement. J'en ai été fort surprise. L'insulte, lorsqu'il n'y a pas de mot pour dire, et aussi la fureur et l'agressivité. J'ai interprété qu'il ne voulait pas s'en aller, que ça s'arrête... et de fait durant quelques mois, il a fallu l'obliger à sortir du bureau. Et chaque fois il prononçait le long mot, qui en disait long tout en ne disant pas sa pensée, ignorée de lui.

Dans la psychose et l'autisme il n'y a que le choix du même, le moindre signe de différence est angoissant, menaçant, avec le risque d'effondrement. On voit que, dans la psychose, il y a de l'autre à faire, à construire, et pour cela il s'agit de donner du sens là où il n'y en a pas, mettre des mots pour capitonner. Sortir de la *mêmeté*, pour entrer dans l'altérité. Cette altérité est vécue comme menaçant l'unité. Créer un objet pour s'en séparer, le mettre au dehors. Faire trou dans cette uniformité, dans ce Un, et ainsi constituer un bord.

Comment donc constituer cet autrui, autrui qui fait entrer dans le lien social et ainsi permet une pacification de la jouissance, une diminution de l'angoisse et la possibilité d'un désir ?

C'est une nécessité vitale d'en passer par l'autre et c'est ce que Lacan dans son ouvrage *Les Complexes familiaux* ⁴ formalise en dépliant la façon dont au sein de l'organisation familiale se développe ce qu'il appelle les complexes, « processus fondamentaux du développement psychique ». L'agressivité, le complexe du sevrage, le complexe de l'intrusion, ces trois temps, avec la première formalisation par Lacan du stade du miroir, sont à la fois constitutifs, structurants et persécuteurs, un mal nécessaire, un passage obligé pour l'humain dans sa socialisation. En fait, en chaque homme il y a la peur de l'autre (l'Autre), de l'étranger en soi-même, de l'altérité.

Le complexe est un opérateur, c'est un préparateur, il permet d'accomplir, de fonder le sujet, et de lui donner consistance. Il est référé à l'objet et son représentant (image du sein par exemple). C'est une étape vécue, c'est-à-dire d'objectivation. La notion même de complexe implique l'autre, le groupe social, même s'il a un fondement biologique (le sein), en cela il diffère de l'instinct (régulation de l'organe à un besoin vital).

Le complexe suppose une activité : quelque chose de la fusion originelle, du sentiment océanique se rompt, et provoque le malaise dû à une inadaptation et à une incapacité à se débrouiller seul. Le petit humain vit un malaise primordial, il y a adversités, épreuves à passer. Naître, par exemple : Lacan dira que c'est la première séparation, celle d'avec les enveloppes corporelles. Choc du réel. Angoisse et chaos à la naissance, liés à la respiration, à quoi vont répondre le bercement et la parole maternels. C'est sous la forme d'images, d'imagos que ces séparations sont représentées de façon inconsciente.

Lacan déplit trois complexes, sevrage ou ablactation, intrusion et Œdipe, avec leurs conséquences cliniques. Nous intéressent plus particulièrement ici ceux du sevrage et de l'intrusion, noués au stade du miroir et cela sur le fond d'agressivité. Celle-ci est en effet au cœur de l'homme, dès la naissance même.

C'est dans l'agressivité que ça se joue. C'est pour cela, je pense, que Lacan qualifie ces complexes de moments cruciaux, parce que structurants dans le développement de l'enfant. Il parle de « crise vitale qui se double d'une crise du psychisme » concernant le sevrage, qui peut être traumatisant selon la façon dont *l'infans* s'est fixé dans la relation nourricière. Le sevrage doit trouver sa solution : « [...] une tension vitale se résout en intention mentale. Par cette intention, le sevrage est accepté ou refusé ⁵. »

Ce sevrage représente la forme primordiale de l'imgo maternelle, première relation à un autre, objet représenté par le sein, et Lacan de nous

indiquer que sa résolution, ou non, entraîne des effets symptomatiques qu'on voit dans les anorexies mentales ou la toxicomanie par la bouche.

La seconde séparation, plus élaborée, puisqu'elle implique un objet objectivable, une présence, et qui résonne avec la première, est la rupture d'avec la vie parasitaire, celle des enveloppes.

Mais comme le moi n'est pas encore constitué, les deux pôles coexistent avec prévalence de l'un ; sorte de reste en somme, avec lequel on n'en a jamais complètement terminé. Il n'est jamais complètement compensé.

Confer l'attachement de l'enfant à sa mère, « accroché à ses jupes », qui peut perdurer bien au-delà de la petite enfance. Et de fait l'on voit souvent les enfants autistes et psychotiques suspendus, voire fixés à leur mère au sens propre du terme. Tel cet enfant dans la salle d'attente, perché sur le dos de sa mère assise, attendant un rendez-vous médical. La mère, ployant sous le corps de ce garçon bien rondouillard, me répond lorsque je lui demande si elle n'a pas mal : « J'adore ça » ! Qu'on se le dise ! Il ne fait que lui donner ce qu'elle demande. Mais adore-t-elle vraiment cela ? Lequel est le plus attaché des deux finalement ? La question vaut d'être posée. Sa solution à lui, l'enfant, ce sont des points d'identifications imaginaires non seulement à l'animal sauvage, celui qui court après sa proie, mais bien plutôt à celui qui doit s'échapper des griffes du prédateur. Il me demande de crier avec lui : « Cours, cours, plus vite ! »

Ou comme cet autre enfant, Jerry, ne parlant pas mais traînant sa mère *manu militari* au gré de ses envies. Il la tire avec force, la tyrannise, l'empêchant de s'asseoir, la bouscule. Elle suit. Il en fait un prolongement de lui-même. Lui demande-t-elle quelque chose ? Elle souhaitait lui faire bénéficier de la méthode d'éducation ABA (Analyse appliquée du comportement), mais contre toute attente son dossier n'a pas été retenu. De par ses origines et sa formation, elle rêve de l'éduquer mais n'y parvient pas. Elle en est très affectée. À l'hôpital, Jerry ne mange que ce que sa mère lui met dans une boîte : frites froides et croissant. Et c'est tous les jours pareil. Immuable, rien ne doit changer sinon c'est l'apocalypse et dans ce cas-ci c'est le rien, ne manger rien. Aucun plaisir à manger. Elle ne peut s'occuper de lui.

Reprenons cet enfant et son holophrase *putainconnassesalopefaitchier* : c'est une formulation agressive, une intention d'agression, mais il me semble que cette façon de la dire, ou plutôt de la crier montre que ça n'est pas psychiquement représenté. Pourtant c'est le début d'une altérité.

C'est en permanence ce à quoi nous avons affaire à l'hôpital – cette forme particulière d'expression, le « sans masque » de la psychose, nous dit Lacan. Pas de polissage, ni de recouvrement, tout y est plus ou moins brut.

D'ailleurs, on pète et on rote à l'envi ! L'agressivité est à ciel ouvert, elle ne se cache pas, elle surgit, d'une proximité, d'un regard, d'une voix entendue, de la peur ou de la menace réelle, supposée, imaginée ou... délirante.

On la retrouve très démonstrative dans la paranoïa. Un exemple : est arrivé à l'hôpital un petit garçon de six ans, pas plus haut que trois pommes, avec une voix de stentor, et qui d'entrée crie, ou plutôt hurle, « ta gueule, tais-toi, c'est moi qui commande, c'est moi le plus fort ! », etc., et cela se conjugue à tous les modes et sur tous les tons. Comme le dit Lacan, le psychotique n'a d'autre recours que d'entrer en maître dans le discours, et c'est ce que fait Jo. Et d'ajouter, « je suis le chef », et souvent en entrant dans le bureau où je le reçois, il me dit, « dis-moi que je suis le chef ». Il poursuit : « Ferme ta bouche ; je vais te taper. Je vais te faire mal comme ça tu vas être électrique. » Menaces qui démontrent, s'il en était besoin, combien c'est baudruce, c'est-à-dire inconsistant. Tonitruer qu'on est le chef, le revendiquer, c'est bien qu'on ne l'est pas ! Loin s'en faut ! Ses réactions oscillent entre agressivité haineuse et monstration d'amour, « je t'aime, je t'adore... », cherchant à embrasser l'autre dans une posture érotisée. Sans distance, à la fois collé et fuyant de peur. Car c'est bien la trouille qui l'anime, il peut avouer : « La chasse d'eau, moi j'ai pas peur. » Déni.

On voit que toute approche frontale est vouée à l'échec, ne fait que renforcer la position du patient et le conforter dans sa revendication. Il se fait alors insistant et le risque d'un passage à l'acte se fait jour.

C'est un fait de structure, l'enfant s'intéresse très tôt au visage humain, à la présence maternelle, il commence à ressentir des sensations, des perceptions corporelles, il est sensible à la présence des personnes qui s'occupent de lui, et l'on voit que l'expression du « visage humain prend toute sa valeur d'expression psychique ». Et Lacan d'ajouter : « La puissance réactivée, souvent sous un mode ineffable, [inexprimable], que prend le masque humain dans les contenus mentaux des psychoses, paraît témoigner de l'archaïsme de sa signification ⁶. » Le visage de l'autre est en quelque sorte une première intrusion, consentie, pourrait-on dire.

Mais d'où vient cette agressivité ? Elle est de structure, constitutive, et se noue dans la relation en miroir au semblable. Lacan emploie le terme d'*imago* (formation de phénomènes mentaux). On y retrouve : imagos du corps morcelé, images de castration, de mutilation, de dislocation, de dévoration, etc., que l'on reconnaît souvent dans les thèmes de jeux des enfants. Normal donc. Être voisin de sa propre méchanceté, c'est en savoir un bout afin de ne plus se faire mal et être moins méchant avec les autres. Au début, l'enfant fait l'expérience de lui-même en relation avec son semblable dont

il imite les postures et les gestes. « L'agressivité se manifeste dans les *retaliations* [représailles] de tapes et de coups ⁷ [...]. » Cela sert à repérer son corps dans l'espace, sa tenue posturale et à ressentir sa tonicité. Mais bien plus, c'est ce qui va servir, je cite Lacan, à « anticiper sur le plan mental la conquête de l'unité fonctionnelle de son propre corps, encore inachevé à ce moment sur le plan de la motricité volontaire ⁸. » C'est le stade du miroir. Il l'aborde avec le complexe d'intrusion, le drame de la jalousie en les nouant ensemble.

Si la lutte commence avec l'autrui, ce n'est pas dans le nourrissage, car il n'y a pas de concurrence vitale, contrairement à ce qui se passe chez les animaux.

L'intrusion est signe qu'il y a du semblable. Intrusion veut dire s'introduire par irruption dans un espace relationnel ou physique sans y être invité ou attendu, sans droit ; la présence de l'intrus n'est pas souhaitée. Cet intrus peut être une personne, un objet ou même un événement. On entre avec l'intrusion dans les relations sociales, dans le lien à l'autre, avec les sentiments qui lui sont attachés. Une définition de mécanique industrielle me paraît intéressante aussi (*Trésor de la langue française*) : technique particulière de moulage de la matière plastique... L'intrusion de l'autre a des effets sur le sujet. Elle participe de sa constitution, laisse des traces. Il n'y a pas de réponse univoque.

La jalousie infantile, son pendant, « a un rôle dans la genèse de la sociabilité et par là même dans la genèse de la connaissance humaine. La jalousie est une identification mentale et non une rivalité vitale ⁹ », nous dit Lacan.

Dans l'intrusion, l'autre est bien là, et sa présence participe à la formation du semblable, c'est *l'imagen* de l'autre. S'y trouvent reconnaissance, rivalité, postures et gestes, affirmation, réponses, toute une série dépliée en un ordre d'interpellations et de ripostes qui permettent que s'ébauche un autre comme objet. Mais chaque sujet est dans son monde, il n'y a pas conflit entre deux individus mais conflit interne, c'est d'un rapport entre soi et soi qu'il s'agit. Chacun se forme, au sens de prendre forme, à regarder l'autre.

Il y a là un paradoxe car chacun confond la partie de l'autre avec la sienne, il pense que ce que l'autre fait ou dit lui appartient à lui, lui est adressé personnellement. Je cite Lacan : « C'est dire que l'identification, spécifique des conduites sociales, à ce stade, se fonde sur un sentiment de l'autre, que l'on ne peut que méconnaître sans une conception correcte de sa valeur tout *imaginaire* ¹⁰. »

L'intérêt porté à l'image du rival comporte les sentiments, de haine ou de son envers l'amour ; ceux-ci peuvent se trouver exacerbés dans la passion, pas sans agressivité, et notamment dans la psychose, où celle-ci signifie la négation de cet amour.

L'agressivité est secondaire à l'identification, ici la reconnaissance de l'autre, le moi se constituant par identifications successives, d'un trait, d'un attribut d'une autre personne. Cette agressivité qui domine est à la fois subie et agie par rapport à l'autre, objet de violence.

Là se pose une alternative pour l'enfant, le refus de cet autre : vouloir l'anéantir, refus du réel du combat, pour retourner à la mère. Ou bien il accepte avec intérêt d'entrer dans la ronde, de recevoir et choisir un objet transmissible dans le lien culturel. En effet, la concurrence avec le semblable implique rivalité et accord et sa reconnaissance même ; il peut alors entrer en lutte ou faire alliance.

L'intrus permet le détachement de l'objet primordial idéalisé, la mère, la constitution d'une identité propre et l'unité du corps par le stade du miroir. Il y a l'intrus dans le miroir. L'intrus me permet de me concevoir, de me percevoir comme forme complète.

Avec l'intrusion première et l'image du semblable comme constituante vient la découverte du miroir, mettant en scène le sujet, le sujet dans le miroir et l'autre, intrus également mais dont le rôle est fondateur. Celui qui regarde l'enfant se regarder. Et qui entérine que c'est bien lui.

Ce « stade du miroir » comme le nomme Lacan est une réponse au déclin du sevrage. Il donne son poids à l'organisme représenté par le corps. D'un corps vécu jusqu'à présent comme morcelé, comme chaotique, dont les sensations proprioceptives ne font pas unité, surgit alors, par l'intermédiaire du miroir et de l'autre, une forme du corps unifié, une totalité, avec un sentiment de triomphe, là encore. La forme humaine est ainsi faite. Même si c'est illusoire, même si c'est une prothèse imaginaire, cela lui donnera consistance corporelle et psychique.

C'est ce que déjà montrait le jeu du *Fort-Da*, où le sujet devient acteur reproduisant le malaise de l'absence en un « rejeter-retrouver » dont il tient et tire les ficelles, non sans une certaine joie, un certain triomphalisme. Il surmonte maintenant « la crise » du sevrage tel qu'il l'a vécu mais c'est pour le sublimer, en faire autre chose que douleur.

C'est toujours de répétition qu'il s'agit, ce moment où l'enfant s'approprie son image, s'affirmant comme totalité, elle est l'intruse dans le même temps, il est cette image qu'il voit, il se confond avec elle, il devient narcissé, aliéné donc.

Tout le développement ultérieur de l'enfant en portera la marque. On en retrouve les phénomènes dans les différentes conduites posturales de séduction ou d'agressivité, de parades ; toutes ont à voir avec le regard, « voir/être vu ».

« Cette intrusion primordiale fait comprendre toute projection du moi constitué, qu'elle se manifeste comme mythomanaïque chez l'enfant dont l'identification personnelle vacille encore, comme transitiviste ¹¹ chez le paranoïaque dont le moi régresse à un stade archaïque ou comme compréhensive quand elle est intégrée dans un moi normal ¹². »

Et Lacan d'ajouter : « Le moi se constitue en même temps que l'autrui dans le drame de la jalousie. » L'intrusion et la jalousie sont nécessaires et constituantes. Jalousie qu'il décrit dans ce qu'il appelle le « complexe fraternel », frères étant pris au sens large, les autres. La jalousie est féconde, elle permet la socialisation, mais tout dépend du moment où en est le sujet dans son développement lorsque surgit l'intrus fraternel, il est, en tous les cas, toujours traumatisant. Comment va-t-il réagir à cette arrivée inopinée et intempestive ?

Lacan nous en fait la clinique, une répétition sans cesse du trauma comme d'un spectacle à voir et à revoir, en trois points, je le cite *in extenso* : « [...] il fait alors une régression qui se révélera, selon les destins du moi, comme psychose schizophrénique ou comme névrose hypocondriaque ; ou bien il réagit par la destruction imaginaire du monstre, qui donnera de même soit des impulsions perverses, soit une culpabilité obsessionnelle ¹³. »

Sevrage, intrusion, miroir, sur fond d'agressivité, participent du développement du petit homme, en forment et en constituent sa structure ternaire. Ces complexes peuvent être des points d'appui pour notre clinique, de la psychose notamment, du côté de ce qu'il n'y a pas, de ce qui a manqué, qui n'a pas été bordé, subjectivé, signifié et donc recouvert. La menace est réelle et l'autre vécu comme omnipotent, puisque vraiment là. L'indication clinique est la non-intrusion de l'autre, à tout le moins une intrusion « calculée », car toute parole étant demande, toute parole venant de l'autre est quasi une déclaration de guerre, vécue comme persécutrice par le patient.


Pour terminer un dernier temps clinique. Séances mouvementées s'il en est avec ce garçon de dix ans pour lequel je suis le scribe et lui le « commandant ». Tout un temps sur le même mode agressif et tonitruant. Mais... une fois – et ce sera un tournant dans nos rencontres, qui seront désormais plus apaisées parce que dans la parole –, une fois donc, il gribouille la tranche d'un de mes livres au feutre rouge, et évidemment je ne m'en aperçois pas tout de suite. C'est qu'il est discret, ce garçon ! Je vais donc le voir, il














est tout au fond de la cour de l'hôpital, perché sur le toboggan, et je lui dis que je suis peinée de voir mon livre endommagé de la sorte, moi qui aime beaucoup les livres.

Un « Ta gueule, connasse ! » me répond.

Mon livre à la main (et hop !) je lui en balance un petit coup sur la jambe, me retourne et m'en vais. Et là surgit un « Josée, tu es méchante ! » En m'éloignant, je lui réponds sans me retourner : « Hé oui ! Maintenant tu sais ce que c'est ! » Humanisation.

Mots-clés : autrui, psychose, complexe d'intrusion, humanisation.

*  Conférence à Reims, samedi 29 avril 2017.

1.  Babouillec, *Algorithme éponyme et autres textes*, Paris, Rivages, 2016, p. 24.
2.  F. Fénéon, *Nouvelles en trois lignes*, (1905-1906, journal *Le Matin*), Grenoble, Éditions Cent Pages, coll. « Cosaques », 2009.
3.  J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 534.
4.  J. Lacan, *Les Complexes familiaux dans la formation de l'individu*, (1938), Paris, Navarin éditeur, 1984, et dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.
5.  *Ibid.*, p. 27.
6.  *Ibid.*, p. 29.
7.  J. Lacan, « L'agressivité en psychanalyse », (1948), dans *Écrits, op. cit.*, p. 112.
8.  *Ibid.*, p. 112.
9.  J. Lacan, *Les Complexes familiaux, op. cit.*, p. 36.
10.  *Ibid.*, p. 38.
11.  Transitivity : projection d'une part de soi-même (pensées, actions, éprouvés sensoriels) sur autrui. Non-différenciation du sujet et du monde externe.
12.  *Ibid.*, p. 45-46.
13.  *Ibid.*, p. 47.